

"L'Éclair" - 20 juillet 1936.

5

# MONTPELLIER

## XAVIER ATGER

### bienfaiteur de la Faculté de Médecine

Au cours de la dernière séance de la Société archéologique M. Albert Leenhardt a fait à ses collègues sur Atger, bienfaiteur de la Faculté de Médecine une communication qu'il a bien voulu résumer pour nous dans les termes ci-après :

Peu d'hommes nous sont moins connus que ce Xavier Atger qui dota notre Faculté de médecine de son admirable musée et les rares renseignements que l'on a sur lui s'avèrent inexacts sitôt qu'on les vérifie.

On a voulu que Atger ait été avant la Révolution, agent de change à Paris, puis, 22 ans durant, directeur général des contributions indirectes ; il aurait ainsi toujours eu les moyens de satisfaire ses goûts de collectionneur.

Les deux renseignements sont par malheur inexacts. Il y a bien eu un Atger agent de change, mais il s'appelait Jean-Louis-Antoine ; il était le frère aîné de Xavier et avait eu trois enfants au moins. Son frère n'a jamais rien eu de lui.

Xavier Atger a bien fait partie de l'administration des contributions indirectes, mais il n'en était ni le directeur général ni même un important employé ; c'est comme simple vérificateur qu'il obtint, le 4 avril 1823 une pension de retraite de 1125 fr. par an.

On a voulu encore que Atger ait fort enrichi ses collections en accompagnant dans ses ambassades son beau-frère Bonnier d'Alco. Il ne semble pas, renseignements pris aux Affaires étrangères que l'allégation puisse être exacte et le fait d'ailleurs que les œuvres données par Atger émanent presque toutes d'artistes méridionaux montre que c'est en Languedoc ou en Provence que Atger dut acquérir ses collections.

Quand et comment les acquiert-il ? On ne peut là-dessus faire que des hypothèses. Les cabinets d'art appartenaient, sous l'ancien régime, presque tous à des gentilhommes ou à des gens de finance, deux des catégories qui eurent le plus à souffrir de la Terreur, et, comme les biens des émigrés aussi bien que ceux des condamnés étaient acquis à la nation et mis en vente, les collections, à cette époque se pouvaient constituer à bon compte. Notons d'ailleurs que Atger, s'occupant peu des tableaux, ne visait guère que les dessins et les eaux-fortes dont la valeur marchande était alors assez faible.

Nous savons que Atger, dont la famille habitait en notre ville en la paroisse Saint-Firmin, fit à Montpellier ses études, qu'il se lia avec la plupart des futurs professeurs de notre Université, que Etienne Loys lui enseigna le dessin et lui fit aimer les arts, mais nous ignorons totalement ce qu'il devint une fois ses études terminées. Atger est perdu pour nous jusqu'au jour où la Révolution le met en lumière, lui faisant jouer un rôle que, pour l'honneur de sa mémoire, on souhaiterait pouvoir passer sous silence. Atger est, en effet et durant toute son existence, membre du Comité de surveillance de la commune de Montpellier de ce Comité devant lequel comparaissent tous ceux — et ils sont nombreux alors — qui ont été l'objet d'une dénonciation. Le Comité les déclare généralement « suspects » ; il les livre au tribunal criminel, fouettant parfois le zèle de celui-ci, l'invitant « à mettre la plus grande célérité dans les mesures qui doivent arracher à la société les monstres qui ne désirent que sa perte ». Au-dessous de cette

invitation, au-dessous de bien d'autres analogues, figure, force est bien de l'avouer, la signature de Xavier Atger.

Celui-ci, auquel ses parents n'ont laissé, nous dit-il, aucune fortune, entre peu de temps après dans l'administration des Contributions indirectes ; c'est à Paris qu'il fait sa très modeste carrière, mais, loin du pays natal il en a la nostalgie et c'est à Montpellier que il songe, quand, célibataire et vieillissant, il se demande quels seront les bénéficiaires de ses collections.

Le musée Fabre alors n'existe pas même à l'état de projet et l'humble musée municipal ne se peut faire nulle part, mais Atger a dans les professeurs de nos Facultés de nombreux camarades de jeunesse. Illustissimis professoribus quorum plerique a juventute fideles amici, dirait-il dans une de ces dédicaces en latin qu'il affectionne si fort. Et c'est aux professeurs de notre Faculté de Médecine qu'il va réserver ses dons ; c'est dans les vieux registres de cette Faculté où ils dormaient insoupçonnés, que nous avons eu la bonne fortune de trouver les actes relatifs à la fondation du musée Atger.

C'est à septembre 1812 que remonte le premier don ; c'est en octobre 1821, puis en mars 1823 — il est à cette dernière date retraité et fixé à Montpellier — que Atger fait ses principales donations ; c'est en avril 1823 que la Faculté décide de faire encadrer celles des gravures qui ne le sont pas, en juin qu'elle fait pour elles aménager une salle ; le 13 août enfin de la même année que la Faculté délibère : « Monsieur Atger ayant exprimé le désir de lire les manuscrits de la reine Christine, de les lui prêter pendant les prochaines vacances ».

Atger, après avoir pris sa retraite vit dix ans encore à Montpellier et durant ces dix ans, continue dans une moindre mesure ses dons à la Faculté. Il meurt le 22 mars 1833, âgé de 74 ans, dans la maison qui, sur la rue du Cannau porte le numéro 3. Un inventaire — on le peut lire aux archives de M<sup>e</sup> Navarre — est fait de sa succession et dans cet inventaire il est dit que Atger, peu de mois avant sa mort, avait de sa main et les datant, écrit ses dernières volontés. Ses nièces « vivant dans l'opulence » et n'ayant nul besoin de son avoir, il laissait celui-ci à sa gouvernante, à l'exception des gravures, dessins dont la dite gouvernante savait, dit-il la destination.

Ce projet de testament n'était malheureusement pas signé et les nièces du défunt, devenues ses héritières, ne croyaient pas avoir à tenir compte des intentions qu'avait manifestées leur oncle. Elles vendaient aux enchères, à Paris les milliers de dessins ou de gravures contenus dans 60 ou 80 portefeuilles et la Faculté, ainsi se trouvait privée du legs splendide que lui voulait faire Atger.

Celui-ci fut enseveli, comme il l'avait demandé, dans le cimetière de l'hôpital général. Sa tombe, ornée de l'épithaphe latine qu'il avait composée lui-même, portait dans la section S le numéro 65 ; elle a disparu lors d'un de ces débordements si nombreux dans l'histoire du fantaisiste ruisseau montpelliérain et c'est dans la mer qu'il faudrait aujourd'hui chercher les restes de celui dont la vie certes, ce fut pas exempte de fautes, mais qui aima passionnément et l'art et sa petite patrie.

Albert LEENHARDT.

"Beaux-Arts"

14 août 1936.

## Le buste et la Cité.

La petite ville d'Ornans a formé le projet d'élever un monument à Courbet. Ce qui est une louable intention. Quinze mille francs ont déjà été réunis et l'on compte en obtenir au moins vingt mille. Malheureusement, le maire d'Ornans est vétérinaire. Il est sans doute des vétérinaires qui ont sur les arts des notions précises : celui-là n'est pas du nombre. Il a déjà choisi le sculpteur auquel il confiera le soin de glorifier Courbet : il s'agit d'un homme qui a déjà doté cette malheureuse région de quelques navets critiquables. Aussi ses concitoyens ne souhaitent-ils nullement lui en voir commettre un de plus au détriment de Courbet. Ils réclament donc l'ouverture d'un concours, ce qui sera à la fois plus juste et moins inquiétant.

Ajoutons qu'il existe au Musée de Besançon un beau buste de Courbet par Dalou, dont on pourrait faire une réplique. Cette solution évidemment ne saurait être qu'un pis aller et mieux vaudrait une œuvre originale, mais à condition qu'elle fût belle !